

Moyen-Age

BENOIST Luc, *Le compagnonnage et les métiers*, Paris, « Que sais-je ? » Presses universitaires de France, 1966, 128 pages.

La collection « Que sais-je ? » nous a accoutumé à des réussites autrement remarquables que le volume que voici. Dès le départ s'installe une équivoque : il n'y est pratiquement pas question des *Métiers*. Ceux-ci désignent en effet les organisations professionnelles d'Ancien Régime communément dénommées de nos jours *corporations*. Groupant les artisans maîtres, elles s'opposaient aux compagnonnages formés par les ouvriers leur antithèse. Sociétés secrètes, les compagnonnages n'ont laissé que peu de traces. Le rituel des *cayennes* (ainsi désignait-on les groupes de compagnons) imposait chaque année la destruction des archives, pour des raisons de sécurité. Ces associations de travailleurs, mal vues du patronat, inquiétaient l'autorité. Elles en étaient pourchassées et contraintes à une vie souvent clandestine. L'inspiration de l'auteur d'interroger l'archéologie, celle des cathédrales, l'histoire de l'art, celle des miniatures, le folklore, celui du langage professionnel, pour remplacer les données autrement fournies par les textes est évidemment intéressante. Elle ne représente malheureusement qu'une intention sans base suffisante. Il ne paraît pas qu'une enquête suffisamment large ait été menée jusqu'ici. En son absence il était difficile de rédiger un ouvrage de seconde main suffisamment dense et explicite. Rien de neuf donc ici : un résumé beaucoup trop abstrait des ouvrages connus où Agricole Perdiguiet joue le rôle principal. Pour le reste, afin de compléter le nombre de pages imposé, l'auteur se livre à des dissertations psycho-philosophiques, ou économique-sociologiques sur les travailleurs, leur formation professionnelle et leurs organisations dans un style pédant. Poursuivant l'existence des compagnonnages jusqu'à l'époque actuelle, l'auteur salue leur renaissance sous le régime de Vichy. Il voit dans les Centres d'apprentissages qu'ils patronnent un moyen de sauver le travailleur comme spécialiste dans un Monde déshumanisé, sans s'apercevoir qu'en prenant le contre-pied de la formation générale ils s'attachent à ressusciter des formes dépassées par l'évolution sociale du travailleur. L'interprétation qu'il donne des légendes sur les origines compagnonniques néglige la tendance fréquente au moyen âge à rattacher toute chose au passé le plus

ancien que l'on peut connaître : le passé biblique généralement. Voir des filiations entre les collèges professionnels romains et les compagnonnages, se livrer à des spéculations sur les loges maçonniques et leur parenté avec les compagnonnages relève d'hypothèses pour le moins hasardeuses en l'absence de documents probants. L'amateur ne trouvera même pas dans cet ouvrage la justification sociale de cette organisation, seulement l'affirmation que son rôle a été éminent dans l'amélioration de la condition ouvrière. Comme science humaine l'histoire a droit à des ouvrages plus sérieux. Le médiéviste restera sur son appétit.

R.V.S.

RENOUARD Yves, *Histoire de Florence*, p. 125, in 12°, Paris, PUF, col. Que sais-je ?, n° 1.116, 1964.

Une excellente petite introduction à la connaissance de la grande cité toscane depuis son entrée dans l'histoire jusqu'à nos jours. Au premier siècle avant J.C., Florence est déjà tête de pont sur l'Arno. Le site, négligé par les Etrusques, qui préféraient les hauteurs et s'étaient établis à Fiesole, fut adopté par César dans le but d'assurer la sécurité des relations avec la plaine de Pô. Si Florence est la capitale du nouveau royaume italien de 1865 à 1870, elle brille en tant que grande ville intellectuelle et artistique depuis 1871. Cependant, c'est la période médiévale qui retient surtout l'attention de l'A. La richesse de Florence découle d'une triple activité : le grand commerce, le prêt d'argent et l'industrie de transformation. La ville domine d'abord la Toscane puis devient une centre économique international (1175 - 1293). A partir de 1293, le pouvoir passe à la bourgeoisie d'affaires « *Il popolo grasso* » issue de la corporation Arte di Calimala. A l'origine, elle s'occupait de l'affinage, de la teinturerie et de l'apprêt des draps franco-flamands. Par la suite, ces bourgeois, grands marchands ne se contentèrent plus uniquement du commerce des draps mais ils y ajoutèrent les produits du grand commerce et notamment le trafic des grains de Sicile. L'apogée de cette classe s'explique à la fois par sa fortune économique, par sa formation intellectuelle, son importance numérique et enfin sa croissance constante. « *Il y avait environ 80 compagnies de Calimala groupant ensemble entre 500 et 800 associés à la fin du XIII^e siècle. Les familles qui s'adonnent aux grandes affaires dans le cadre du premier Art majeur représentent*

donc au moins 2500 personnes. Si l'on estime que les six autres Arts majeurs, moins importants, n'en comptent pas davantage à eux tous, on peut estimer que 5000 personnes, soit 5 p.c. de la population de Florence, participent vers 1300 à l'éthique bourgeoise. En 1369, il existait 120 compagnies de Calimala : moins importantes sans doute que les précédentes, elles ne devaient grouper que 500 à 600 associés. L'importance numérique absolue de la bourgeoisie d'affaire reste donc la même dans une population ramenée par la Peste noire à environ 50.000 habitants : c'est dire qu'elle constituait maintenant 10 p.c. de la population totale de la ville, proportion considérable pour une élite sociale » (p. 72). La période suivante est l'époque des Médicis (1434 - 1494) mais pour Mr. R., si Côme de Médicis est un homme universel, son opinion est quelque peu différente sur le Magnifique.

« Il (Laurent) rappelait Côme par sa laideur, par le fond de son tempérament, la dureté, l'orgueil, le cynisme, et par son intelligence aiguë ; mais, né lorsque son grand-père était déjà le maître de Florence, il n'avait pas sa prudence ; et s'il était plus brillant que Côme, s'il semblait plus cultivé, il s'en fallait qu'il eût la large ouverture d'esprit, le jugement sûr et le sens artistique profond de son grand-père. Côme est un homme universel, Laurent ne l'est nullement ; il n'entend rien aux affaires et laisse périliter les compagnies. Médicis : ... il n'est pas plus chef de guerre que ses ancêtres ; il n'est même pas Mécène, il ne commande aucune grande œuvre... Laurent le Magnifique est simplement un intellectuel de grande classe, élève des humanistes... et un homme d'Etat admirablement soutenu par sa formation, sa connaissance de toute l'Italie, sa mémoire, son habileté diplomatique, son scepticisme et son cynisme. » (p. 94-95).

A cette synthèse s'ajoutent deux schémas, l'un de la Toscane médiévale et l'autre de l'évolution de Florence (tracés des six enceintes romaine, byzantine, carolingienne, mathildique, du XII^e et du XIV^e siècles).

P.B.

XIX^e siècle

SOMMEREYN A., *Les combats de Wavre des 18 et 19 juin 1815*, Publication extraordinaire du Cercle Historique et

Archéologique de Wavre et de la Région, 1965.

Parmi les nombreuses publications qui ont vu le jour à l'occasion du 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo, il n'est pas trop tard pour épingler l'étude fouillée de M. Sommereyn, professeur à l'Athénée Royal de Fleurus, sur la dernière victoire des armées napoléoniennes.

Du 16 au 20 juin 1815, l'auteur suit pas à pas la retraite des Prussiens après Ligny, la poursuite nonchalante menée par Grouchy, la marche pénible de Blücher vers Waterloo, les durs combats de Wavre, Bierges et Limal, enfin la retraite de Grouchy vers Namur. Confrontant récits et rapports avec l'examen des lieux qu'il connaît parfaitement, il a pu ainsi combler des lacunes, rectifier des légendes, révéler des épisodes inconnus, bref présenter, sous un jour nouveau, un des à-côtés — sans doute le plus important — du drame qui se joua le 18 juin dans la « morne plaine ».

Agrémenté de onze illustrations et de deux schémas de la marche des troupes, mais dépourvu de cartes qui auraient été les bienvenues, l'ouvrage est complété par un *Répertoire des Wavriens militaires de l'époque napoléonienne*.

Comme l'écrit dans la préface M. Théo Fleischman, « cette étude a la double vertu d'appartenir à l'histoire du pays de Wavre en même temps qu'à la grande histoire ».

Ch. D.

KRAMPE H.D., *Der Staatseinfluss auf den Ruhrkohlenbergbau in der Zeit von 1800 bis 1865*, dans *Schriften zur Rheinisch-Westfälischen Wirtschaftsgeschichte*, t. 5, Cologne, 1961.

Jusqu'en 1830, les fonctionnaires exercent une tutelle extraordinairement lourde sur la vie interne des entreprises, notamment sur les prix, la production, la main-d'œuvre. Dans les années trente, la bureaucratie reconnaît aux chefs d'entreprise une plus grande compétence de fait et de droit dans le domaine technique, sur le plan économique personnel et social. Ceci ne s'applique cependant qu'aux patrons, les mineurs restent protégés par l'Etat jusqu'en 1865. Sous l'influence des idées libérales, ils passent, non sans regrets, sous la coupe des employeurs.

L'intervention de l'Etat, imprégnée de considérations fiscales, se traduit par un certain malthusianisme. L'exploitation est freinée, les puits peu rentables sont main-

tenus en exploitation, les variations conjoncturelles sont aplanies par une taxation rigoureuse.

R.V.S.

ADELMANN Gerhard, *Die soziale Betriebsverfassung des Ruhrbergbaus vom Anfang des 19. Jahrhunderts bis zum ersten Weltkrieg*, Bonn, 1962.

Les années 1850 marquent la reprise de la conjoncture, la mise en exploitation des premiers puits profonds de la Ruhr, le triomphe progressif de la liberté d'entreprise. Sous l'effet de la conjoncture pour la première fois libérée, les ouvriers sont désorientés et divisés : mobilité et instabilité des jeunes, réaction des vieux en faveur du temps de la tutelle étatique, aspiration à sortir à la condition de mineur même en dehors des périodes de chômage. Le mécontentement se fonde surtout sur le sentiment de la dignité maltraitée par le salaire au rendement mais avec variation continue du taux, par les amendes, par le débauchage massif et sélectif, par le ton arrogant des porions, par le paternalisme des œuvres sociales. Les grèves de 1872 et 1889 résultent de l'autocratie patronale et de l'humiliation des vieux travailleurs plutôt que de l'agitation socialiste ou ultramontaine.

La rentrée en touche de l'Etat s'accompagne après 1889 de la limitation du travail à huit heures, de la création de conseils ouvriers. Ces derniers, tout comme les patrons d'ailleurs, créent leurs syndicats. L'appareil syndicaliste n'intervient cependant avec efficacité que lorsque la base est sensibilisée. Le mouvement s'organise alors et dépasse parfois dans les réactions de la base les limites prévues par l'appareil.

Les grèves spontanées ont plus de succès en 1905 que les grèves organisées de 1912, en dépit de l'opinion patronale dénonçant les grèves « artificielles ». Inversement, l'opinion syndicaliste de l'effet nocif des institutions sociales sur la combativité ouvrière est également fautive : les travailleurs acceptent les avantages matériels sans se laisser influencer dans leurs sentiments. La démonstration en est faite en 1912.

Dans une organisation économique où tout paraît réuni pour éviter les conflits : patronat concentré, aristocratie ouvrière, Etat social, les charbonnages de la Ruhr ont connu des grèves longues et massives, l'auteur en attribue la cause à des facteurs externes aux entreprises : organisation du patronat et syndicalisme social-démocrate.

R.V.S.

ROUGERIE J., *Procès des Communards*, Collection Archives, Julliard, Paris, 1964.

Les auteurs mettent le lecteur en contact direct avec les sources, avec les documents. Mais il est utile de rappeler que le « montage » des documents est déjà réalisé, même si ce sont des spécialistes qui l'ont fait.

Il suffira, je crois de montrer la table des matières :

Un procès en revision ?

Affaire classée.

Livre rouge de la justice rurale.

1. L'acte d'accusation.

2. Les accusés parlent.

Les ténors.

Les obscurs.

Les sans voix.

3. Pièces à convictions.

Qu'est-ce que la Commune ?

Les Sans-culottes parisiens en l'an 79 ?

Le socialisme en 1871 ?

Verdict.

Bibliographie.

Références.

Ouvrage très honnête et agréable à lire. De plus les textes et références sont toujours très utiles.

J.D.

DREYFUS M. ET AUTRES INEDITS, *Dreyfusards*.

Présentés par Gauthier R., collection Archives, Julliard, Paris, 1965.

GAUTHIER R., journaliste, a été pendant de longues années rédacteur en chef adjoint du quotidien « Le Monde ».

Ce petit livre apporte quelques points nouveaux et surtout quelques aspects nouveaux sur le procès Dreyfus et ses conséquences.

J.D.

HAUPT G., *La deuxième internationale 1889-1914. Etudes critiques des sources. Essai bibliographique*, Edition Mouton, La Haye, 1964.

Ce livre dédié à Camille Huysmans et dont la préface est rédigée par E. Labrousse ne peut qu'être utile à tous ceux qui s'intéressent à la deuxième internationale.

Ce livre devrait permettre que soit entreprise sur une base documentaire solide à et l'échelle internationale, une histoire du socialisme, qui devra nécessairement être un travail d'équipe. L'auteur nous fait part de l'état des travaux à l'heure actuelle puis de la structure de la deuxième internationale.

Le premier type de documents envisagés ici concerne les Congrès, le 2d les documents du bureau socialiste international. Après avoir évoqué quelques problèmes de méthode, Mr. Haupt passe alors au répertoire analytique des actes officiels imprimés des conférences et congrès internationaux et du bureau socialiste international (hommage à M. C. Huysmans).

Un index des noms propres, un index géographique, et un index des organisations et partis cités rendront grand service aux étudiants ou historiens.

Ils évaluent qu'il est difficile de faire un compte-rendu critique d'un tel essai, ce qui demanderait un long travail. Comme M. E. Labrousse le dit lui-même, la présente bibliographie ne semble mettre en cause que la vie institutionnelle de la deuxième internationale.

J.D.

Autour de la 2me guerre mondiale

VALLETTE G. et BOUILLON J., *Munich 1938*, Paris, A. Colin, 1964. (Collection Kiosque: *les Faits, la Presse, l'Opinion*).

Les auteurs dans leur introduction expliquent qu'ils ont voulu étudier l'attitude de l'opinion devant les accords de Munich. Ils se sont efforcés de trouver des indices, de décoder des explications, ils ont essayé de trouver l'atmosphère de l'année 1938.

Le 1er problème était: Faut-il défendre la Tchécoslovaquie? Venait ensuite: la défense de la paix et la première alerte. En juillet et août 1938: poussées de fièvre.

De Nuremberg à Berchtesgaden, de Goesberg à Munich.

Conclusion: de Munich à Prague.

De nombreuses illustrations tirées de journaux français et étrangers, une chronologie, des notes et une abondante bibliographie rendent cet ouvrage utile au professeur, comme au profane. Les auteurs ne prennent pas position et leurs références sont égales pour toutes les opinions.

J.D.

MAX GALLO, *L'Italie de Mussolini. 20 ans d'ère fasciste*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1964.

Dans ce livre écrit d'une manière vivante et attachante, Max Gallo étudie la genèse du fascisme, la biographie de Mussolini, dans le contexte politique et social de son époque. Il s'agit donc de l'histoire de l'Italie des années 1880 à 1944.

Max Gallo a voulu montrer que le fascisme est loin de n'être qu'un succédané du nazisme. Ce livre est l'histoire d'un homme parti de rien à la conquête du pouvoir et dont l'épopée se termina au milieu des rires et des crachats sur une place de Milan. Vingt ans après, alors que les passions s'atténuent, l'auteur tente de nous donner une image objective de Mussolini et de ce mouvement fasciste dont Churchill écrivait avant la guerre qu'il avait rendu service au monde entier.

Ce livre sera pour le professeur d'histoire une excellente source de documentation il est complété par une bibliographie du fascisme.

R.R.

CONSEIL DE SAUVEGARDE DES MONUMENTS DE LUTTE ET DE MARTYRE, *La Pologne, lieu de lutte et de martyre, guide, 2ème guerre mondiale 1939-45*, Varsovie 1965.

Ce guide ne décrit ni les beautés naturelles, ni les monuments de la civilisation humaine. Jamais une telle publication n'avait été éditée, c'est que jamais l'histoire du monde civilisé n'avait eu à enregistrer des crimes aussi atroces que ceux que commirent les Hitlériens en Pologne.

Les tiers des Polonais d'aujourd'hui sont des jeunes qui ont grandi et vivent dans des conditions de paix. Aussi ce guide a-t-il aussi pour but de les promener à travers le lieu des combats contre les Nazis.

Ce livre s'ouvre sur la description des lieux de lutte et de martyre à Varsovie, des cartes, des plans, des photos nous montrent l'emplacement en Pologne des différents monuments.

Une brève explication accompagne chaque lieu repris.

Deux grandes cartes annexées: les camps divers en Pologne; les lieux de combats en Pologne contre les Hitlériens.

Ce guide très bien fait pourrait aussi être utile à un touriste occidental, qui ne connaît ni la Pologne, ni son martyre.

Nous espérons que le Conseil de la sauvegarde des Monuments de la Lutte et du Martyre nous donneront encore des publications d'une telle qualité.

J.D.

WERTH Alexander, *La Russie en guerre, t. I La patrie en danger. T. II De Stalingrad à Berlin*, Stock, Paris, 1965.

Dans la description de cette guerre vue du côté russe, une place importante est évi-

demment faite aux événements militaires. Cependant des chapitres importants sont consacrés à d'autres aspects : l'histoire diplomatique qui va du pacte Ribbentrop-Molotov à la guerre froide ; l'étude de l'esprit public russe aux heures de la défaite comme à celles de la victoire ; les crimes nazis. L'auteur a fait appel à de nombreuses sources russes généralement peu connues en Occident. Parlant correctement le russe, il a séjourné en URSS toute la guerre. L'observateur est aussi sagace que l'historien est objectif. On regrettera cependant que sur des points délicats comme la tragédie de Katyn et le soulèvement de Varsovie, il se soit le plus souvent borné à aligner les arguments des parties en présence, en évitant de trancher des problèmes qui revêtent encore parfois un caractère passionnel.

L.P.

GARFINKELS Betty, *Les Belges face à la persécution raciale 1940-44*, Bruxelles, Editions de l'Institut de Sociologie de l'U.L.B., 1965.

Plus on avance dans la lecture de l'ouvrage, plus on constate que son contenu ne répond ni à son titre, ni à sa préface.

L'auteur rend un hommage académique à de hautes personnalités belges qui, par leurs interventions, se sont efforcées d'aider des Juifs en butte aux persécutions nazies ; et c'est certes là chose très légitime ; mais on cherche en vain l'hommage au PEUPLE BELGE, aux simples citoyens qui par leurs sacrifices, leur héroïsme ont permis à plus de 25.000 juifs réfugiés dans la clandestinité de vivre et de survivre, aux citoyens qui, payant souvent de leur vie ce geste de solidarité humaine, ont, pendant plusieurs années pourvu aux besoins quotidiens de plus de 25.000 Juifs réfugiés dans la clandestinité guerre et l'occupation nazie savent tout ce que cela signifie...

Cet héroïsme là se trouve relégué à la fin de l'ouvrage ; on le réduit à sa plus simple expression. Peut-être eut-il mieux valu dans de telles conditions n'en point parler du tout ? L'affront eût été moins grand.

Dans un ouvrage qui compte à peine 100 pages, l'auteur s'attache à évoquer à de multiples reprises l'activité « bénéfique » à ses yeux de l'A.J.B. (Association des Juifs en Belgique).

Or, cet organisme, créé par ordre de l'autorité occupante le 25 novembre 1941, s'est fait en réalité l'exécutant des ordres nazis dans la reconstruction du « ghetto ». C'est par les soins de l'A.J.B. que les Juifs recen-

sés ont été contraints de verser des contributions, d'accomplir des prestations de travail. C'est par son truchement que les Juifs ont reçu l'ordre de se rendre à la Caserne Dossin à Malines ; et de là, ils sont partis vers Auschwitz... De toute cette activité, l'auteur ne dit rien.

On s'attendait à voir soulever le problème de la collaboration qu'un travail exhaustif et scientifique sur la persécution raciale se devait de traiter. Dans ce domaine là encore, on est vivement déçu, sinon choqué.

On est également choqué de voir l'auteur confondre très habilement l'activité de l'A.J.B. et du C.D.J. (Comité de Défense des Juifs) organisme résistant et clandestin.

Choquant aussi l'honneur de la première place rendu à un colonel nazi chargé de la garde du palais royal et à un chef de la Militärverwaltung pour leurs interventions sans grand effet d'ailleurs.

Dans un autre domaine, on ne peut que regretter la désinvolture de l'auteur dans l'établissement : tout ce qui concerne les sources : archives, journaux, contacts avec les groupements de la résistance (14 groupements nous dit-on) flotte dans l'imprécision. On ne sait ni où se trouvent les documents employés, ni comment ils ont été utilisés. Et c'est là un procédé étrange pour qui veut faire œuvre d'historien.

Pour conclure, nous dirons qu'il faut ou changer le titre de l'ouvrage ou, et ce serait préférable, refaire tout le travail.

M.A.

L'Eglise

Journaux camisards (1700-1715). Textes établis et présentés par Philippe Joutard, collection le Monde en 10/18, 1965, en 8°, 185 p.

Il s'agit de la réédition de mémoires écrits par les Camisards ayant pris une part active à la guerre de religion qui eut pour théâtre le Languedoc. Ces textes peuvent être consultés avec profit. Ils éclairent à maints égards l'idéal religieux qui anime les révoltés : éviter d'aller à la messe, échapper à la persécution, obtenir de servir Dieu comme il le demande. On ne trouve cependant aucune trace dans ces écrits d'action politique et sociale.

Les protestants cévenols qui semblaient, avant 1685, avoir accepté d'abjurer leur foi, désespèrent de trouver leur salut après la révocation de l'Edit de Nantes. Suivant, dès lors leur « inspiration » ou agissant comme

le déclarent les chefs camisards « par inspiration divine », ils mènent, contre leurs oppresseurs, une guerre « moderne » au sens complet du terme. C'est à l'occasion de la relation de ces actions militaires qu'il est également possible de saisir le sens de l'idéal religieux des Camisards et quelques comportements typiques de l'époque.

P.B

GUILEMAIN Bernard, *La cour pontificale d'Avignon (1309-1376)*, étude d'une société, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 201, Paris, E. de Boccard, 1962, en 8°, 907 p.

Etude remarquable sur le séjour des papes en Avignon.

En un style vif et agréable, l'auteur présente en une courte notice, les papes qui se sont succédés en Avignon pendant la période antérieure au grand schisme d'Occident. Il décrit ensuite d'une manière fort détaillée le développement de la curie, de la chambre apostolique, de l'hôtel pontifical, ainsi que du personnel curial, Avignon, comme Rome, a exercé un rôle attractif que l'auteur met fort bien en lumière en étudiant notamment les auxiliaires de la curie. La population avignonnaise s'est trouvée bouleversée et renouvelée, par la présence de la cour pontificale, la communauté italienne exerçant une prépondérance non négligeable.

A ce travail de tout premier plan, documenté, fouillé et regorgeant de renseignements divers, aussi bien sur la personnalité des pontifes que sur celles des cardinaux, des marchands, des défenseurs du Saint-Siège, sur les Italiens aussi bien que sur les Juifs, l'auteur ajoute des index des noms propres, des tableaux statistiques, des graphiques, des tableaux généalogiques et de nombreuses cartes.

P.B.

TRENARD L., *Aux origines de la déchristianisation, le diocèse de Cambrai de 1830 à 1848*, dans *Revue du Nord*, t.47, n° 186, p. 399-459, Lille, Faculté des lettres et sciences humaines, 1965.

Que les fluctuations de l'opinion religieuse soient liées à des variations economico-socio-politiques, cet article très fouillé quant aux faits tendrait à le confirmer encore qu'il n'aille pas jusqu'à souligner spécialement ce caractère. Après la chute du Premier Empire, la pratique religieuse en France semble reprendre vigueur : effort de reconstruction, création d'œuvres de charité, de mutuelles manifestent de ce redressement que

le clergé clairsemé, peu compréhensif ne suit pas toujours d'un œil favorable. Dans les campagnes les manifestations religieuses se limitent souvent à des pratiques où la superstition n'est pas exclue. Dans les villes les travailleurs manuels se sentent peu concernés par les gestes d'un culte qui soutient la bourgeoisie. L'autorité publique s'oppose d'ailleurs elle-même à la réimplantation des congrégations.

Les Missions sont cependant suivies avec ardeur. Après la Révolution bourgeoise de 1830, le catholicisme se confond avec le légitimisme. Le haut clergé et les jésuites sont critiqués. L'esprit voltairien l'emporte dans la petite et moyenne bourgeoisie, si même Lacordaire est écouté de la haute bourgeoisie. Les vitupérations de Grégoire XVI contre le libéralisme ne sont pas prises au sérieux. Après 1840, un clergé plus jeune, de nouvelles têtes dans la hiérarchie fortifient les liens entre la Monarchie de juillet et l'Eglise.

Mais dans les feuilles populaires, c'est le Nazaréen que l'on prône, mais non le Dieu de la bourgeoisie. La soif de connaissances explique les critiques émises contre les jésuites et les frères ignorants, la liberté d'enseignement est accueillie avec une vive opposition des voltairiens pour qui elle incarne la contre-révolution. Le duel s'exprime par la presse quotidienne ou le roman édifiant. Le catholicisme libéral essaye tant bien que mal de lutter par la prière et la charité. Les chefs de la hiérarchie constatent la déchristianisation d'un peuple de baptisés mais n'en saisissent pas bien les causes profondes d'origine sociologique. On peut regretter que cette étude bien documentée n'y fasse pas plus ouvertement allusion. Elle ne souligne que pudiquement la responsabilité du clergé que le soutien accordé aux classes dirigeantes coupe de la masse qui lui endosse la responsabilité de ses conditions de vie effrayantes (Pensons aux *Caves de Lille* dénoncées par Victor Hugo). Les protestations de certains ecclésiastiques et non des moindres sont sans insistance et on aimerait connaître les raisons profondes de la création des Patronages, des Sociétés Saint-François Régis, etc. Quelles ont été leurs méthodes et les effets de leur action. Quelle est la part de la charité brûlante des mystiques, de la foi brumeuse et superstitieuse de la masse, de l'assurance culturelle des « bien-pensants ». La déchristianisation est imputée ici aux obstacles dressés par l'industrialisation. Mais pourquoi le clergé, bien mal préparé, n'a-t-il pas pris conscience du

caractère dynamique de l'histoire, de la réalité matérielle de la lutte des classes, et continue-t-il à prêcher que « l'inégale répartition des richesses est nécessaire pour maintenir le bonheur sur terre », à l'exception de quelques isolés qui saisissent les périls du paupérisme.

R.V.S.

Archéologie

LAMING-EMPERAIRE Annette, *L'archéologie préhistorique*, p. 187, col. le Rayon de la Science n° 18, in 12°, Paris, Le Seuil, 1963.

Dans ce petit volume, l'auteur esquisse avec beaucoup de bonheur, les problèmes essentiels de l'archéologie préhistorique et non ceux de la préhistoire. En effet, en tant que science, la préhistoire n'a ni problèmes ni méthodes propres ; ses problèmes sont ceux de l'histoire et ses méthodes celles de l'archéologie.

L'ouvrage est subdivisé en trois parties qui constituent chacune une excellente introduction à l'histoire de l'archéologie préhistorique (mythes d'origine et naissance d'une science), à la compréhension des techniques utilisées sur terrain et en laboratoire (problèmes de datation), et aux résultats de cent ans de recherches intensives dans ce domaine passionnant.

Le « film » d'une fouille moderne à Arcy-sur-Cure (pp. 93-109) est bien fait pour montrer par sa minutie que l'archéologie préhistorique n'a plus guère le parfum d'exotisme, d'héroïsme et d'amateurisme qu'imaginent encore beaucoup de personnes quelque peu romantiques.

Pour terminer, Madame L. insiste sur le fait que les classifications relatives à la préhistoire ont été élaborées en Occident mais « il est absurde de considérer la préhistoire de l'Europe comme représentant l'ensemble de la préhistoire mondiale » (p. 156).

Excellent petit ouvrage, écrit très simplement mais qui constitue cependant une très bonne synthèse des connaissances acquises et des difficultés surmontées par une jeune science.

P.B.

Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques. 8^e Congrès international d'archéologie classique, Paris 1963, deux vol. in 4°, un col de texte 681 p., 1 vol. de planches 158 pl. Paris, éd. E. de Boccard, 1965.

Ces deux forts volumes, l'un de textes, l'autre de planches sont le résultat du 8^e congrès international d'archéologie classique.

Les thèmes suivants ont été abordés par de grands spécialistes : L'occident préromain et l'influence méditerranéenne sur l'Occident à l'âge du Fer, La Gaule romaine et l'originalité de l'art à cette époque, l'Italie du Nord, l'Europe centrale et septentrionale, l'Afrique du Nord (l'art africain, héritage punique et influences gréco-romaine), la Grèce, Chypre, les Balkans, les Pays Danubiens, la Pologne, la Russie Pontique (l'art gréco-scythe), l'Anatolie, le Proche-Orient, l'Egypte, les Pays Iraniens, Indiens et Israël.

Il va de soi que si beaucoup de communications présentent un grand intérêt, elles ne sont pas toutes directement utilisables dans le cadre de notre enseignement. Nous ne retiendrons cependant que le problème de l'originalité de l'art de la Gaule romaine qui est plus proche de nos préoccupations professionnelles.

Mr P.M. Duval (article pp. 121-144, planches 5 et 6) montre que la notion d'art romain passe-partout, s'appliquant à tous les territoires conquis, est fort dépassée de nos jours. L'architecture gallo-romaine a dû s'adapter à nos régions. Les constructeurs romains ont trouvé d'ailleurs des traditions très différentes de celles de la Méditerranée. En Gaule, deux éléments très importants existaient : la tradition de l'art mégalithique de l'époque du bronze et la technique du travail du bois. On peut se demander avec l'auteur « dans quelle mesure, les Gaulois ont réalisé, au moyen des techniques romaines, des édifices dérivant de leurs traditions nationales, et dans quelle mesure les Romains ont fait leur part, dans leurs réalisations architecturales, à ces traditions » (p. 126).

Les éléments géographiques (hivers rigoureux qui rendent compte de particularités architecturales) et de civilisation (culte du héros justifiant l'importance des monuments funéraires) jouèrent sans doute un rôle non négligeable. A travers trois types importants de monuments, Mr Duval essaie de dégager l'originalité de conception ou de construction. Le temple à plan centré, à galerie de

circulation périphérique assez large, orienté vers l'est, diffère sensiblement des édifices romains. Le théâtre-amphithéâtre, édifice à double usage, de conception typiquement gallo-romaine, a généralement été édifié dans les petites villes ou dans des lieux de réunion temporaire ou de grands carrefours. Ce dernier édifice de conception originale, ne s'appuie sur aucun substrat gaulois. Les habitations privées et principalement les maisons rurales, tirent leur originalité de deux éléments : le climat et le régime de la grande propriété.

Dans le domaine de la construction, on note aussi un procédé propre à la Gaule romaine : l'utilisation de chaînage de briques traversant toute l'épaisseur du mur dans la maçonnerie de petit appareil ce qui assure leur étanchéité, leur stabilité et leur légèreté dans les parties hautes. Peut-être faut-il y voir une survivance des techniques des fortifications gauloises à pourtrages de bois. Nous constatons donc que l'uniformisation des constructions et de la civilisation ne se fera sentir qu'au Bas Empire.

P.B.

Dictionnaire archéologique des techniques, 2 vol. Paris, Editions de l'Accueil, 58bis rue de la Chaussée d'Antin, 1963, 1964, in 4° vol. I, Abaque-Greffe, 480 p., vol. II Habitat-xylographie, 592 p.

Dans le cas présent, il ne s'agit pas d'une histoire des techniques vue sous l'angle chronologique ou dans le cadre territorial d'une seule civilisation. Les auteurs (une quarantaine) ont préféré adopter un autre parti dont l'éditeur s'explique « *ce n'est pas une évolution générale des techniques mais le cheminement particulier de chacune d'entre elles, là où des témoignages archéologiques sont décisifs* ». Certaines sciences sont envisagées comme des techniques (astronomie, médecine) étant donné le caractère empirique de leurs premières ébauches. Le choix des foyers de civilisations « *en dehors de la préhistoire qui doit souligner les premières tentatives essentielles est fonction d'une originalité créatrice et d'un rayonnement incontestables* ».

Les domaines géographiques qui ont fourni des données archéologiques sont les suivants : I - Amérique précolombienne, Mésopotamie, Pérou, Bolivie, II - Extrême-Orient, Chine, Asie centrale, Inde, Asie Sud-Est, III - Proche-Orient, Mésopotamie, IV - Egypte, V - Grèce et Rome, Europe centrale.

Cette manière de présenter la matière n'a nullement la prétention de s'élever au niveau de l'archéologie comparée. Cela n'exclut cependant pas certains rapprochements.

A ces notes et monographies, s'ajoute une bibliographie qui, pour n'être qu'une esquisse (seuls les ouvrages récents et accessibles en bibliothèques ont été retenus) n'en est pas moins composées de deux cent vingt titres d'articles, d'études ou de volumes. En outre, on ajoutera les ouvrages cités dans les références particulières soigneusement notées au bas de chaque dessin ou illustration.

Un index, fort complet et commode permet l'emploi aisé de ce dictionnaire, c'est-à-dire le passage d'une rubrique à une autre.

Une série de cartes dessinées mais exactes rend les identifications et les localisations faciles. La table chronologique absolument indispensable complète les deux volumes.

Ce dictionnaire ne se présente pas comme une œuvre d'art, riche de la beauté de ses reproductions. Les photos sont nombreuses, lisibles mais d'un format un peu réduit et souvent un peu terne.

Les dessins dus à Mademoiselle P. Jarre-Charadin sont lisibles et précis. Mais comme l'ouvrage est dû à la collaboration d'un très grand nombre de spécialistes (attachés de recherches au CNRS, conservateurs des Musées, professeurs des Facultés, etc.), en tout trente neuf collaborateurs, sa véritable richesse réside dans le contenu des articles.

La documentation tant iconographique que textuelle est très abondante : rares sont les pages sans illustration. Certains documents sont assez peu connus des professeurs malgré l'intérêt qu'ils présentent. Cet ouvrage permettra incontestablement de renouveler quelque peu la documentation des leçons de l'antiquité classique, car, jusqu'à présent, nos programmes ignorent trop les civilisations chinoise (sauf pour la poudre à canon et l'imprimerie) et indienne qui ne nous a pas transmis que le zéro !!!

Certaines monographies sont particulièrement copieuses. L'importance des sujets justifie d'ailleurs amplement le nombre de pages qu'elles occupent : l'agriculture, l'architecture, la domestication etc... sujets-clés sont naturellement traités avec beaucoup de détails.

Ce dictionnaire d'une extrême richesse est appelé à rendre des services d'autant plus appréciés que jusqu'à ce jour, rien de semblable n'existait en langue française.

P.B.